

Patrick Kéchichian

En littérature, l'écrivain n'est pas l'étalon de la vérité

L'imagination ou la fiction ne me semblent pas devoir être considérées comme des absolus de l'art littéraire. Ce n'est pas la méfiance qu'elles doivent éveiller cependant, mais l'esprit critique dans son plein exercice. Même si le roman, dans toutes ses dimensions et évolutions, exerce une sorte d'hégémonie, d'autres voies sont licites, praticables ; certaines ont des noms – poésie, essai, chronique, récit... – d'autres non. En revanche, la vérité est bien ce qui, en dernière analyse, mesure la valeur et la nécessité d'une œuvre. Certes, l'instrument est difficile à manier, mais l'intuition apporte, ici comme ailleurs, une aide précieuse. Lorsqu'une chose nous apparaît comme un mensonge, nous le dénonçons, nous en éloignons. Éventuellement, nous résistons à la séduction que ce mensonge peut avoir le pouvoir d'exercer. À l'inverse, quand *la* vérité, ou *une* vérité, se fait jour – même si nous ne savons la nommer telle – nous nous en rapprochons comme d'un bien précieux, d'un viatique adapté à notre existence. Cette vérité ne peut être une parure, une distraction ou une fantaisie. Mais il faut, bien sûr, s'entendre sur les mots, ou plutôt bien les entendre, ne pas les rabaisser ou les moquer, les traîner dans la boue. Ainsi de la vérité, dont le bon usage littéraire réclame la plus scrupuleuse attention, et aussi une grande disponibilité, une capacité d'accueil et de partage, de transmission. Une marge d'erreur est admise, l'infaillibilité n'étant pas une vertu littéraire. Additionnées, ces dispositions nous retiendront, par exemple, de considérer la personne de l'écrivain, sa gloire et son triomphe, ou ses déconvenues, comme les étalons de cette vérité. Cette règle de conduite est d'ailleurs également applicable à soi-même. Dernière précision : en littérature, ce rapport à la vérité n'est pas réductible à une morale, si digne soit-elle.

Quant à la réalité, elle demeure l'horizon, le but, le désir de tout art et donc de la littérature que Maurice Blanchot (dans *La Part du feu*) définissait comme « *souci de la réalité des choses, de leur existence inconnue, libre et silencieuse* ». Elle est, ajoutait-il, « *leur innocence et leur présence interdite, l'être qui se cabre devant la révélation, le défi de ce qui ne veut pas se produire au dehors* ». Le rêve le plus éthéré comme l'imaginaire le plus frénétique, la fantaisie ou le drame, le lyrisme ou l'incantation, ne sont pas destinés à nous éloigner, à nous distraire de ce réel qui fait loi. Une loi non écrite que la littérature commente, analyse, parfois contourne, dispute et discute, sans fin. Par les voies singulières dont je parlais, tous ces modes d'approche nous ramènent – devraient nous ramener – à ce réel, qui est notre vrai lieu, notre existence (et pas seulement son cadre), notre espoir et notre désespoir. Alors oui, on peut faire « *fiction de tout* », y compris de soi, mais sans oublier ou désertier ce vrai lieu qui nous est commun. Et en ce domaine, le discernement et la critique que l'on s'applique à soi-même sont au moins aussi précieux que l'imagination.

Patrick Kéchichian est né à Paris en 1951. Critique littéraire et écrivain, il a longtemps travaillé au *Monde des livres* ; il écrit aujourd'hui pour *La Croix*. Parmi les livres qu'il a publiés : *Petit éloge du catholicisme* (Gallimard/Folio, 2009), *Paulhan et son contraire* (Gallimard, 2011), *Saint Paul, le génie du christianisme* (Le Seuil/Points, 2012)